

Peindre et philosopher...

Quels points communs peuvent exister entre peinture et philosophie sachant qu'il s'agit de deux rapports au monde vraiment différents, plus exactement de deux pratiques apparemment sans lien, étrangères l'une à l'autre ? Pour tenter de répondre à cette question, il convient de rappeler ce qui fait la singularité ou, mieux encore, l'identité d'un peintre et d'un philosophe.

Qu'est-ce donc qu'un peintre ?

Il n'est rien d'autre qu'un homme, planté quelque part au milieu du visible ou dans son atelier, un pinceau à la main, face à un toile blanche sur laquelle vont s'ordonner lignes, formes, volumes, lumière et couleurs jusqu'à un point d'achèvement ou d'échec dont lui seul décidera. Un peintre au travail est en un sens totalement inscrit dans cette pratique, dans l'ensemble de ces gestes qui, pour le profane, restent mystérieux, parce que au point d'impact entre le pinceau et la toile s'ordonne un visible qui témoigne de ce qui est vu et de ce par quoi il a été ému. Mais plus encore, ce visible est comme transfiguré par l'acte même de création de sorte que nous assistons à la naissance d'un sur-visible.

Qu'est-ce donc qu'un philosophe ?

Que dire de lui ? Qu'il est un homme comme les autres et que son travail consiste à démêler le vrai du faux, l'apparence de la réalité, le sens du non-sens ou de l'absurde... Toujours est-il que ce n'est pas le visible qui est pour lui un défi, mais bien plutôt la langue et, plus particulièrement le langage, tout inscrit qu'il est dans ses plis et méandres. Le « *logos* » est donc le milieu du philosophe et sa pratique reste sans doute cet effort sans cesse repris pour tenter d'atteindre une parole claire sur fond d'horizon de vérité. Le philosophe travaille le langage pour en tirer des concepts capables de lui permettre de penser le monde et son angoisse à lui reste celle de la feuille blanche.

Que peuvent-ils donc avoir en commun, si ce n'est en partage ? Une quête de sens ? Une réflexion sur le monde, les choses et la place de l'homme en lui ? Tous deux ont au moins en partage ce pari, ce défi et ce risque de l'expression. Avons-nous d'ailleurs d'autres espérances possibles pour tenter d'être nous-mêmes et de nous appartenir sans nous risquer sur les sentiers de l'expression ? Mais pour aller à l'essentiel disons que la peinture est beaucoup plus vieille que la philosophie, qu'elle déchire la nuit de la préhistoire en fissurant l'obscurité immémoriale qui nous origine du côté de l'animalité pour enfin laisser entrevoir les balbutiements de l'humanité naissante, celle qui ainsi revendique sa place dans la nature. Quant à la philosophie occidentale, elle se construira à partir du VI^e siècle AV J-C et reconnaîtra en Socrate un, si ce n'est son père. C'est dire que l'aventure picturale, celle du jeu de la représentation, n'en n'a jamais fini de nous donner quelque chose à voir du monde, de choses, des animaux et de l'homme. Elle nous a fait entrer dans la dimension esthétique signe tangible de notre humanité. La philosophie aura, quant à elle, à se séparer des mythes, de la poésie et de la science pour tenter d'être cette recherche rationnelle et critique de la vérité seule capable de lui donner son identité.

Ainsi nous pouvons pour l'instant nous appuyer sur cette définition du peintre et du philosophe : *l'un pense le monde en peinture, l'autre en mots et en concepts*. Suffit-il de ce pont qu'est la pensée pour qu'ils soient en un sens capables de dialoguer, pour que la peinture enfin soit prise au sérieux et ne soit plus reléguée du côté de la seule imitation ou décoration ? Comment vraiment peut-on penser pouvoir parler de peinture en sachant que le peintre reste celui qui délibérément a choisi le parti du silence de la configuration visible ? Pourquoi la philosophie se doit-elle d'interroger le voir du peintre ? Autant de questions sur lesquelles il faut se risquer.